

Rwanda, une blessure encore vive pour les missionnaires

La semaine sainte au Rwanda (3/3) - Avant le génocide, le Rwanda était considéré comme « la fille aînée de l'Église en Afrique ». Vingt-cinq ans après, La Croix a recueilli le témoignage de plusieurs missionnaires, marqués à jamais par ce qu'ils ont vécu.

Céline Hoyeau le 19/04/2019 à 06:21, mis à jour le 19/04/2019 à 08:42



Durant le génocide, des centaines de Tutsis et de Hutus ont trouvé refuge dans l'église de la Sainte-Famille à Kigali. / PIERRE BOUSSEL/AFP



« *Nous avions 25 Rwandaises des deux ethnies qui vivaient ensemble comme des sœurs...* » A l'aube du génocide perpétré contre les Tutsis en 1994, sœur Lise Gagné était en charge de la formation des jeunes de sa communauté québécoise du Bon-Pasteur installée depuis 1965 au Rwanda. Le 6 avril, elle entend « *un gros boum* ». Le lendemain matin, sur une musique mortuaire, la radio lui apprend l'explosion de l'avion du président hutu Juvénal Habyarimana, événement qui va précipiter ce pays dans la violence extrême.

De la maison près de l'aéroport de Kigali, elle aperçoit « *des gens courir sur les collines alentour pour se sauver* ». Dans les jours qui suivent, des Tutsis frappent à leur porte. Les sœurs les cachent sous le toit. « *Il y en a qui sont entrés, raconte-t-elle sans préciser l'identité des assaillants. Grâce à la Providence, ils ne les ont pas trouvés. On a pu les protéger jusqu'à un certain point mais nous avons dû les faire sortir de nuit car s'ils revenaient, c'était fini...* » Jusqu'au 12 avril, lorsqu'elles seront évacuées par l'armée canadienne vers le Kenya, sœur Lise va assister aux premiers massacres. « *Je me rappelle m'être dit, en voyant ces gens déambuler : Je serai un témoin.* »

Vingt-cinq ans après le génocide qui a fait au moins 800 000 morts au Rwanda selon l'ONU, sœur Lise Gagné reste, comme la plupart des missionnaires alors présents dans le pays, marquée au fer rouge par « *cet enfer* ». « *Lorsqu'on tape trop fort sur la table, un de mes confrères se met à trembler* », confie un religieux, évoquant le trauma de ces missionnaires qui ont passé leur vie à annoncer l'Évangile avant de voir « *ceux qu'ils ont accompagné en découper d'autres* ».

S'il a lui-même reconnu très peu de paroissiens parmi les groupes qui ont massacré sous ses yeux une soixantaine de personnes autour de la paroisse de Nyamirambo (sud-ouest de la capitale), le père Jan Lenssen, à l'époque responsable des pères blancs au Rwanda, confie avoir traversé « *une grosse déprime, avant de pouvoir revenir comme missionnaire dans le pays, quelques mois plus tard* ».

Parmi ses 80 confrères présents avant les événements, 40 étaient prêts à revenir comme lui. « *Les autres étaient malades ou avec un tel complexe qu'ils ne pouvaient retourner dans ce pays. Être responsable de l'évangélisation d'un peuple, découvrir que la réponse de ce peuple et d'une communauté chrétienne peut être telle que nous l'avons vue...* », soupire le missionnaire, qui est resté dans le pays jusqu'à la célébration du centenaire de son évangélisation, en 2000.

« **Sacramentalisé mais pas vraiment évangélisé** »

Dans ce pays considéré comme « *la fille aînée de l'Église en Afrique* », où l'on a tué parfois « *le chapelet à la main, la machette dans l'autre* », plusieurs missionnaires expriment à demi-mot un sentiment d'échec. « *Rétrospectivement, on peut se poser des questions. Il y a eu des choses très belles, mais a-t-on touché suffisamment les cœurs ?* », réfléchit tout haut le père Jean-Pierre Nolf, 82 ans, témoin du massacre de 18 personnes dont 16 religieux au centre spirituel jésuite Christus, et aujourd'hui au Burundi.

« *A-t-on mal présenté la foi chrétienne ?* », s'interroge à son tour sœur Lise avant d'avancer : « *Il y a sans doute eu des erreurs, mais on ne peut refaire le passé. Et l'on n'est pas responsable de tout ce qui habite le cœur de l'autre* ». Beaucoup ont la même réponse : le Rwanda a été « *sacramentalisé mais pas vraiment évangélisé* ». « *La population s'est fait baptiser à la suite de ses chefs, et quand je suis arrivé dans le pays, les gens voulaient recevoir le baptême pour avoir un prénom occidental, cela faisait bien* », raconte le père Guy Theunis, père blanc engagé de longue date dans la défense des droits de l'homme.

Continuer à vivre sa foi

Les horreurs vécues ont-elles impacté la foi de tous ces missionnaires ? Sœur Lise dit, pour sa part, éprouver non pas de la révolte contre Dieu – « *Plus que jamais j'ai compris qu'il n'est pas responsable des actes que nous choisissons de poser* » – mais du désarroi devant « *l'être humain qui est allé jusque-là...* » « *Comment peut-on descendre si bas dans notre humanité ?* », se questionne-t-elle encore.

Aujourd'hui supérieure des sœurs missionnaires de Notre-Dame des Anges, à Sherbrooke au Canada, sœur Claire Lessard, 77 ans, dit, elle, vivre encore aujourd'hui de l'expérience vécue au Rwanda. Le 8 avril, elle est alors réfugiée avec les sœurs de sa communauté ainsi que 300 personnes dans la cathédrale de Nyando. « *Nous étions encerclés. Ils frappaient aux portes. J'ai alors vécu comme une révolte intérieure. Cela n'avait pas de sens de mourir ainsi, à cause de la haine des uns envers les autres. Entre deux chapelets, j'ai levé les yeux vers la Sainte Vierge, et entendu dans mon cœur cette parole : "Ta vie ne t'appartient pas, c'est un don gratuit de Dieu, il peut la reprendre quand il veut". Cela a été une invitation à la remettre dans ses mains. Ce lâcher prise m'a apporté une grande paix intérieure et les jours suivants, je n'ai plus eu peur de rien* ».

Les sœurs furent évacuées en camionnette vers le Congo voisin. Sœur Claire apprit par la suite que les assaillants avaient arraché les tôles du toit de la cathédrale et jeté des grenades, tuant la quasi-totalité des familles... Si Dieu lui a conservé la vie, croit-elle aujourd'hui, c'est que sa mission – « *aimer chaque jour davantage ceux qu'il met sur sa route* » – n'est « *pas terminée* ».

Âgée de 73 ans, sœur Lise vit avec le souvenir des Rwandaises de sa communauté, disparues. « *Notre première préoccupation a été de les protéger. Nous avons voulu les emmener mais on nous a dit que si elles sortaient, elles seraient tuées. Elles sont restées dans notre maison jusqu'au 22 puis se sont enfuies. Certaines ont survécu, d'autres, la moitié, ont été tuées, jetées vivantes dans un trou qui servait de toilettes. Nous l'avons appris par la suite. La supérieure et moi appelions chaque nuit du Québec pour avoir des nouvelles* ». Après le génocide, les survivantes ont créé une nouvelle communauté, la « *Fraternité des sœurs du Bon Pasteur du Rwanda* ».

Un pays majoritairement catholique

Lors du recensement de 1990, près de 90 % des 3,2 millions de Rwandais se sont déclarés chrétiens : 62 % cathos, 18 % protestants, 8 % adventistes.

Le pays compte à l'époque 116 paroisses catholiques, 538 prêtres (dont 260 étrangers), 1 016 religieuses (dont 338 étrangères) et 233 moines (dont 82 étrangers) (Source : *Témoins de Dieu dans un pays meurtri*, de Mgr Kizito Bahujimihigo).

Après le génocide, les pères blancs ont organisé une session sur le traumatisme à Rome : 80 missionnaires, hommes et femmes de diverses congrégations, y ont participé.

Le centenaire de l'évangélisation du Rwanda a été célébré en février 2000.